

## Recherches sociographiques



Jules DUCHASTEL, *Marcel Rioux. Entre l'utopie et la raison*

Marcel Fournier

---

Volume 23, numéro 3, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, II. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055997ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055997ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Fournier, M. (1982). Compte rendu de [Jules DUCHASTEL, *Marcel Rioux. Entre l'utopie et la raison*]. *Recherches sociographiques*, 23(3), 439–442.  
<https://doi.org/10.7202/055997ar>

## COMPTES RENDUS

Jules DUCHASTEL, *Marcel Rioux. Entre l'utopie et la raison*, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, 202p.  
(« Traces et paroles ».)

À la condition qu'une telle opération ne se limite pas à un travail de célébration et qu'elle ne verse pas dans la complaisance, l'idée d'ouvrir une collection consacrée aux grands intellectuels et scientifiques québécois est heureuse : elle permet à un public plus large de comprendre la genèse de leur œuvre, d'apprécier les efforts qu'ils ont dû déployer et de connaître leurs opinions ou points de vue sur divers thèmes d'actualité. Il s'agit là d'un bon usage de la vulgarisation ! Mais plus que tout autre genre littéraire, la biographie demeure, surtout lorsqu'il s'agit de comprendre l'itinéraire d'un intellectuel, une entreprise périlleuse. L'ouvrage que Jules Duchastel consacre à Marcel Rioux le montre bien : du personnage public qu'il fut, Marcel Rioux devient, sous le regard (trop) indiscret du biographe-commentateur, une personnalité... comme les autres, avec ses contradictions, ses problèmes familiaux, ses angoisses, ses joies, etc. Un certain Monsieur Rioux ! Le portrait qu'en tire Jules Duchastel est, faut-il préciser, assez juste.

Parce qu'elle démythifie l'intellectuel, une telle réduction risque d'agacer ses admirateurs inconditionnels ; dans le présent cas, cette opération est d'autant plus irritante qu'elle conduit parfois à un psychologisme simpliste. La volonté de mettre en relations la vie familiale, l'engagement politique et la pensée sociologique de Rioux est en soi fort légitime, mais il aurait fallu d'entrée de jeu expliciter le modèle d'analyse. Il est étonnant qu'un lecteur fidèle d'Althusser et de Poulantzas qui a pourchassé toutes les formes de subjectivisme adopte une telle perspective, qu'il interpelle continuellement l'auteur en tant que « sujet » et qu'il interprète ses comportements et ses pensées en fonction de son « caractère inhérent ». Basé essentiellement sur des entretiens, le portrait que Duchastel réalise de Marcel Rioux relève en fait plus de l'histoire orale que de la biographie et porte les marques de la méthode employée : au sujet de différentes institutions (Musée de l'Homme, I.C.A.P., etc.) ou événements, celui-ci ne fournit que les informations que Rioux lui donne. Tout comme si le sens d'un événement était réductible à la conscience qu'en a l'acteur... N'aurait-il pas mieux valu demander à Rioux, cet excellent conteur, de décrire lui-même sa vie, de nous raconter une histoire, peu importe qu'elle eût été vraie ou fausse, pour autant qu'elle fût vraisemblable ! On lui aurait certainement pardonné certaines négligences (absence d'une bibliographie complète à la fin de l'ouvrage), divers oublis (aucune référence aux ouvrages *La société canadienne-française* et *Les Québécois*, à un article devenu « classique » sur l'évolution des idéologies au Québec, à l'entrevue avec Marcuse dans la revue *Forces*, à la collaboration aux journaux *Québec-Presse* et *Le Jour*, à l'obtention du Prix Duvernay et du Prix du Québec, etc.) et quelques erreurs minimes (l'Institut de recherche sur la culture populaire pour l'Institut québécois de recherche sur la culture).

Malgré ces faiblesses, l'ouvrage, qui est sous-titré, pertinemment, *Entre l'utopie et la raison*, cerne bien l'itinéraire intellectuel et politique de Marcel Rioux. Sans être le militant d'une organisation ou d'un parti politique particulier, celui-ci est en effet impliqué dans les grands débats qui ont agité et divisé les milieux intellectuels et politiques québécois depuis la fin des années 1950 : la critique du régime duplessiste, la remise en question de la confessionnalité des écoles, l'élaboration d'un projet de nouvelle société (socialiste, etc.), le rôle de la jeunesse et la contre-culture, la question nationale, etc. Par ses écrits, Marcel Rioux fut aussi associé aux principales revues politico-intellectuelles québécoises : *Cité libre*, *Parti pris*, *Socialisme québécois* et, maintenant, *Possibles*. Enfin, au plan proprement intellectuel ou scientifique, il fut l'acteur central de discussions importantes qui opposèrent des spécialistes en sciences sociales et humaines : le premier, au sujet de la notion de *folk society* (et de son utilisation pour caractériser le Québec), l'oppose au doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, Philippe Garigue, et le second, au sujet de la notion de « classe ethnique », provoque les critiques souvent acerbes de la jeune génération de marxistes qui prennent la relève à la revue *Socialisme québécois* (G. Bourque, etc.).

Pour le biographe qui regarde rapidement l'ensemble de cette vaste littérature, la question qui se pose tout naturellement est : y a-t-il, dans cette œuvre, continuité ? Y a-t-il cohérence ? Il faut d'entrée de jeu reconnaître, à la suite de Duchastel, qu'il y a eu des changements, voire des bifurcations radicales ou ruptures. Au seul plan de l'œuvre sociologique, il est possible de dégager trois grandes thématiques qui correspondent à celles-là mêmes qui caractérisent la sociologie québécoise depuis la Seconde guerre mondiale : d'abord critique de la société traditionnelle, de ses institutions et de son élite et lutte pour l'entrée dans la modernité et pour l'instauration d'un régime démocratique, ensuite critique de la dépendance et lutte pour la libération nationale et, enfin, critique de l'aliénation et appui aux mouvements sociaux (contre-culturel, anti-nucléaire, autogestionnaire, etc.). Chacune de ces thématiques se traduit, lorsqu'il s'agit de constituer le Québec en tant qu'objet d'étude, dans une perspective ou façon de voir particulière : la collectivité québécoise apparaît en effet tantôt comme une minorité ethnique, tantôt comme une société globale, tantôt comme un ensemble de rapports sociaux (de classes, etc.). Plus que toute autre œuvre québécoise, celle de Rioux est traversée, voire déchirée entre ces trois thématiques. La notion de « classe ethnique », qui trouve appui à la fois dans la théorie fonctionnaliste des relations ethniques et dans la théorie marxiste de la lutte des classes, illustre bien la difficulté d'articuler ces diverses perspectives.

Les analyses et les réflexions de Marcel Rioux n'en conservent pas moins, au-delà des modifications de positions politiques et des glissements de perspectives, une certaine unité. Et Duchastel ne se trompe pas lorsqu'il conclut : « Si l'on jette un coup d'œil rétrospectif sur l'œuvre de Rioux, il apparaît assez clairement que la culture est à la fois le point de départ et le point d'arrivée. » Même s'il ne s'agit pas toujours de la même culture ou de la culture saisie d'un même point de vue, Rioux demeure effectivement un « culturaliste ». Au début, il s'agit de la culture que l'anthropologue met sur fiches, de la culture traditionnelle, du mode de vie et de la mentalité des habitants de *Belle-Anse* et de *L'Île Verte*. Par la suite, l'anthropologue devenu sociologue marxiste se préoccupe plus de l'étude des idéologies — pensons à sa célèbre typologie des idéologies québécoises : de conservation, de rattrapage et de dépassement — et de la culture des différents groupes sociaux constituant la société québécoise. Enfin, plus récemment, son attention s'est tournée vers la culture populaire (les fêtes, etc.) et aussi les nouvelles manifestations culturelles ou les nouvelles cultures en émergence. Mais toujours Rioux se préoccupe moins des phénomènes d'exploitation économique que de ceux d'aliénation culturelle : dans les années 1950 et 1960, il critiquait les institutions et les idéologies des classes supérieures francophones ; maintenant il dénonce l'impérialisme culturel américain.

Des divers changements de perspectives dans les écrits sociologiques et politiques de Rioux, Duchastel fournit, dans sa biographie, quelques éléments d'explication qui renvoient tantôt aux

caractéristiques individuelles de l'auteur (personnalité, etc.), tantôt aux caractéristiques générales de la société québécoise. De toute évidence, le « sujet » qu'il étudie n'est pas facile et présente plusieurs paradoxes. Comment expliquer que ce chercheur du Musée de l'Homme d'Ottawa revienne au Québec au moment même où ses amis et compagnons de route (Trudeau, Pelletier, Sauvé, Lamontagne, etc.) entreprennent la conquête de la colline parlementaire? Comment expliquer que cet intellectuel viscéralement réfractaire au « vieux » nationalisme canadien-français (de droite) contribue au développement d'un mouvement (néo-)nationaliste et accepte à l'occasion de fréquenter les notables de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, etc. ?

Outre son milieu d'origine (fils de marchand d'une petite communauté rurale) que décrit bien Duchastel, une analyse plus complète devrait pouvoir tenir compte de divers aspects de l'itinéraire social et professionnel de Rioux : la socialisation et la scolarisation dont il est l'objet, sa position d'intellectuel francophone vivant à Ottawa (et son insertion dans des réseaux anglo-canadiens), sa position d'universitaire, etc. Par exemple, il n'est pas sans intérêt de remarquer que, tout au long de sa formation, celui-ci ait échappé à l'influence de deux mouvements qui encadraient les éléments actifs du milieu étudiant, à savoir le mouvement de la jeunesse catholique (J.E.C.) et le mouvement de la jeunesse nationaliste (A.C.J.C.). Aussi Rioux a-t-il pu apparaître relativement indifférent à la querelle du « national » et du « social » et parvenir plus facilement à établir, par l'élaboration d'une position indépendantiste et socialiste, la jonction des problèmes politiques et des problèmes sociaux. Quant à son séjour prolongé en milieux anglo-canadiens, pendant lequel il a acquis une maîtrise parfaite de la langue anglaise, il l'a amené à partager, pendant un moment, la perception que ces milieux se faisaient de la collectivité québécoise en tant que minorité ethnique et groupe culturel dominé, mais en même temps il lui a permis de prendre distance des milieux cléricaux intellectuels francophones. Des intellectuels francophones « exilés » à Ottawa (L. Gérin, M. Barbeau, etc.) et aussi des « retour d'Ottawa », il y aurait objet pour une étude fort intéressante. Ces « retour d'Ottawa », qui ont pu connaître les divers ravages de la domination politique, ne sont-ils pas souvent devenus plus nationalistes que les nationalistes eux-mêmes ? Enfin, même s'il n'entre à l'emploi de l'Université de Montréal qu'au début des années 1960, Rioux fait partie de cette première génération de « professeurs de carrière » ou spécialistes en sciences sociales qui, aux gratifications de la vie partisane et aux privilèges du pouvoir politique, préféreront les avantages de l'autonomie (de l'*entrepreneurship* intellectuel) et qui institueront un nouveau rapport à la politique : tout l'art de ces spécialistes consistera à « faire de la politique » sous un mode apolitique, *i.e.* sans être liés à une organisation politique ou partisane, sans être « politicien ». Bref, exercer une influence sans détenir le pouvoir. L'autonomisation de la vie intellectuelle, qui se manifestera au même moment dans d'autres secteurs (arts, littérature, etc.) aura, sur la production intellectuelle, un impact dont on n'a guère mesuré toute l'ampleur : il y aura modification profonde de la relation que les intellectuels entretiennent, non seulement avec leur public, mais aussi avec l'ensemble de la vie sociale et politique ; l'emprise du clergé sur les institutions d'enseignement, les maisons d'éditions et les revues s'effritera, etc. En sciences humaines et sociales, l'une des manifestations du mode d'intervention politique que privilégieront les intellectuels sera l'essai et Rioux, qui montre d'excellentes qualités de polémiste dans les pages de *Cité Libre*, deviendra l'un de nos brillants essayistes.

De l'œuvre de Marcel Rioux, multiple, diverse et encore inachevée, le livre de Duchastel, *Entre l'utopie et la raison*, offre une première introduction : il la rend accessible à un public peu familier avec les débats théoriques et les discussions savantes. L'on peut regretter qu'en « fin renard » qu'il est et qui avait toujours réussi à brouiller toute tentative d'étiquetage, Marcel Rioux ne soit pas parvenu à échapper au filet (et à la grille d'analyse) que le biographe-commentateur tentait de tisser autour de son œuvre... Mais l'ensemble des écrits et des réflexions de cet intellectuel illustre bien que les sciences sociales et humaines ne sont pas seulement analyse et critique d'une culture : ils sont aussi, selon l'expression de Fernand Dumont, production de culture. Aussi sont-elles plus que le témoin d'une société et le reflet de débats sociaux : ces disciplines scientifiques

fournissent une contribution, plus ou moins importante, plus ou moins directe, selon la conjoncture, à la lutte sociale et politique.

Marcel FOURNIER

*Département de sociologie,  
Université de Montréal.*

Thérèse DUMESNIL, *Pierre Dansereau, l'écologiste aux pieds nus*, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, 214p.

Pour être rassurant, il l'est ce livre qui nous décrit ce patrimoine collectif que constitue Pierre Dansereau. Il rassure surtout le pouvoir des dominants de notre société. Cet écologiste qui se cache derrière l'objectivité et la neutralité de la science « écologie » pour ne pas avoir à divulguer les véritables causes du chaos écologique et social vers lequel nous nous dirigeons n'est décidément pas dangereux. Surtout qu'étant « à pied nu », pas plus « la ligne cursive de son débit », « la séduction de sa phrase », « les gestes châtoyants de son verbe » (p. 14) ne parviendront à ébranler un tant soit peu cette confiance aveugle que vouent les citoyens aux hommes de science personnifiés par Pierre Dansereau, « solide comme le roc et allègre comme un danseur royal » (p. 14).

Il est épatant pourtant ce livre parce qu'il est surtout véridique et spontané. Thérèse Dumesnil aborde presque tous les grands problèmes qui préoccupent les écologistes, et Pierre Dansereau s'y montre sincère lorsqu'il se reconnaît plutôt réformiste que révolutionnaire, plutôt écologue qu'écologiste, plutôt compatissant que dénonciateur.

Il faut lire ce livre puisqu'il est le symbole d'une époque, il marque une étape de la pensée écologique, celle de l'« environnementalisme ». C'est cette étape qui a donné naissance à « nos » ministères de l'environnement, dont l'action principale porte sur la correction des nuisances plutôt que sur leur prévention. Le sacro-saint développement économique n'est pas mis en cause, pas plus que le pouvoir des technocrates. La décision d'Environnement-Québec d'investir sept milliards pour lutter contre la pollution des eaux du Québec s'inscrit parfaitement dans ce mode de pensée, basé sur la conviction que la science et la technologie viendront toujours à bout de tous les problèmes.

Cette étape est aujourd'hui dépassée, mais Pierre Dansereau ne semble pas prêt à dénoncer, à divulguer l'existence de nouveaux instruments de pouvoir qui envahissent nos vies et font de nous des êtres vivants de plus en plus programmés. N'est-ce pas rassurant pour ces pouvoirs de voir un écologiste aux pieds nus aussi célèbre écrire que « dans l'hypothèse où on ne freine pas la production [c'est bien cette hypothèse qui nous est imposée], il faut exercer l'imagination technologique de telle façon que la pollution, loin d'augmenter, va diminuer et même disparaître » ? C'est par de telles affirmations au-dessus de tout soupçon qu'une écologie technocratique a vu le jour pour servir de caution aux projets les plus destructeurs pour notre vie sociale et culturelle : Baie James, centrales électro-nucléaires, programmes d'assainissement des eaux, autoroutes, superports, MIUF, etc.

Il est dommage que la lecture de ce livre nous amène à considérer un accroissement des efforts de recherche en écologie plutôt qu'un accroissement de la conscientisation sociale des chercheurs eux-mêmes. L'écologie scientifique est décidément bien commode. Mais, là aussi, Pierre Dansereau reconnaît qu'il est « plein d'ambiguïtés » lorsqu'il termine son entrevue avec Thérèse Dumesnil dans ces termes : « Ça me sert bien, comme homme de science, d'avoir en vue, en même temps, plusieurs hypothèses et de prendre le temps qu'il faut pour me décider plutôt en faveur de l'une ou de l'autre. »